

L'orage d'été

Un petit garçon costaud âgé de sept ans était assis près d'une étroite fenêtre. Sa mère avait ouvert les volets pour aérer. Ce jour-là l'atmosphère était moite et étouffante. À l'horizon se découpaient des montagnes couvertes de forêts. Des nuages menaçants laissaient présager un orage.

Alors que le ciel s'assombrissait, Martin perçut un grondement lointain. Inquiet, il essaya de se persuader qu'il provenait des mines et des fonderies qui vomissaient leurs fumées. Dans cette région on extrayait différents minerais dont le cuivre. Martin était habitué à ce bruit de fond. Il n'en tenait plus compte, mais il était conscient que ce qu'il entendait à présent n'avait rien à voir avec le travail accablant qu'effectuait son père. Il s'agissait plutôt de ces roulements sourds et mystérieux qui revenaient tous les mois de juillet et août quand le temps était lourd.

Il frissonna. Ses nerfs commençaient à lâcher. Il savait que l'orage approchait. Il pourrait très bien s'abattre bientôt sur Mansfeld. Quand il aurait franchi la vallée voisine, on verrait rapidement les éclairs annonçant les coups de tonnerre.

Par la croisée Martin distinguait quelques maisons de la petite ville minière où il se trouvait si bien, avec ses toits rouge vif et ses charpentes en bois. Elle était entourée d'un

rempart. En effet Martin vivait dans un pays appelé à se défendre. Villes et villages étaient obligés de se protéger contre les pillards et les états voisins rivaux. On était en Allemagne, mais l'Allemagne n'était pas à l'époque unie sous un gouvernement central. Le territoire était constitué d'une mosaïque d'états. Chacun d'eux était dirigé par un prince possédant sa propre armée. L'Allemagne se révélait instable et chaque cité ou bourgade s'efforçait de se prémunir contre ses ennemis, réels ou imaginaires. Cependant Martin n'était pas sûr qu'un rempart soit efficace contre le tonnerre et les éclairs.

Sa mère lui disait de prier lorsqu'il avait peur. Mais Martin ne savait pas exactement à qui il fallait s'adresser. Les ecclésiastiques imploraient la vierge Marie et les nombreux saints. Ses parents eux, invoquaient Dieu. C'étaient des prières toutes simples, en allemand, bien différentes de celles qui sortaient de la bouche des moines et des prêtres. On pouvait se demander s'ils parlaient une autre langue que le latin. Mais comme l'orage arrivait, Martin tenta frénétiquement de supplier Marie, tous les saints et Dieu à la fois. Troublé et effrayé, il espérait que l'un d'entre eux écouterait et viendrait à son secours.

L'orage poursuivait sa route. Martin essayait de ne plus penser à rien. Il humait les senteurs familières : l'odeur émanant des mines de cuivre et d'argent, le parfum frais et presque médicinal des pins au loin, et plus proches, les notes florales exhalées par les pavots et les fleurs des pommiers du jardin familial bien entretenu.

Cependant rien de tout cela ne pouvait lui faire oublier l'orage imminent.

« Il sera là d'un instant à l'autre maintenant, » chuchota-t-il.

En été le sud-ouest de la Saxe était habitué à ces perturbations subites. Mais Martin ne s'y faisait pas, elles le rendaient toujours nerveux.

« Courage, » se dit-il tout haut.

Mais Martin ne pouvait pas être courageux, c'était impossible pour lui face au tonnerre et aux éclairs.

Soudain dans le ciel d'un noir d'encre, un éclair qui ressemblait à un serpent, illumina tout sur son passage. Martin sursauta. Alors, à sa gauche, une voix douce le ramena sur terre :

« Tu sais à quoi t'attendre en cette saison, mon chéri. »

Se détournant de la fenêtre et de la menace extérieure, Martin regarda le visage grave et aimable de sa jeune maman. Ses pommettes saillantes étaient signe d'une bonne origine, disait-elle. Par contre la transpiration qui perlait sur sa peau révélait un travail acharné. Ce que Martin préférait en elle, c'étaient ses lèvres chaudes et épaisses. Certes, sa mère s'en servait pour le discipliner, lui son fils aîné, mais aussi pour lui exprimer tout son amour et l'embrasser chaque soir au coucher, aussi loin que remontait sa mémoire.

« Martin, pourquoi as-tu toujours si peur des orages ?

Le garçon répondit :

— Mon cœur bat très fort quand je vois les éclairs et que j'entends le tonnerre... »

Sa mère eut un rire enjoué. Elle se reconnaissait un peu dans le regard rêveur et anxieux de son jeune fils. Tous deux pouvaient facilement s'évader dans l'imaginaire, se retrouvant en quelques instants au-delà des forêts dans un pays ou

un monde inconnu. Mais cette capacité de Martin ne lui rendait pas toujours service, particulièrement en ce jour-là, où il s'inquiétait bien inutilement d'un phénomène climatique fréquent en Thuringe.

La maman le serra tendrement dans ses bras. Puis elle le prit sur ses genoux, consciente que bientôt elle ne pourrait plus le faire. En effet à cette époque, les garçons devaient vite s'éloigner du giron maternel, qu'ils soient destinés à la mine comme la plupart de ceux de Mansfeld, ou à une formation académique comme c'était prévu pour Martin.

C'est ce que Madame Luther désirait pour lui. « Sa vivacité d'esprit et sa soif d'apprendre le distinguent des autres, » pensait-elle. Son mari Hans avait passé sa vie à trimer dans les mines poussiéreuses, extrayant du sol ingrat de l'argent et du cuivre. Tous deux voulaient une meilleure existence pour Martin.

Un nouvel éclair déchira le ciel juste au-dessus de leur tête. Au coup de tonnerre qui suivit Martin s'agrippa encore plus fort à sa mère. Elle lui donna un baiser sur le front et sourit, essayant de le rassurer.

« N'aie pas peur, Martin. Ce ne sera bientôt plus qu'un mauvais souvenir. Je ne dirai pas à ton père quel bébé tu as été. Réfléchis donc à la force contenue dans cet éclair qui traverse le ciel. Pense à la puissance de celui qui l'a créé, à la façon dont notre Dieu peut agir sur le climat et à ce qu'il serait capable de faire avec juste une vie, la tienne par exemple. » Martin se demandait ce que Dieu pourrait bien accomplir avec une poule mouillée comme lui. Mais les coups de tonnerre perdirent peu à peu en intensité. À la fin ne subsista plus qu'un grondement distant et on ne vit plus d'éclairs.

« Voilà, tout est rentré dans l'ordre, » déclara la maman en poussant doucement Martin. Elle le déposa à terre. Puis elle prit dans le placard un petit sac, y plaça deux morceaux de pain et deux pommes. « Tu auras sûrement faim avant l'heure du souper. Et ton père aussi. Vous les Luther avez bon appétit. »

Le visage de Martin commençait à reprendre des couleurs tandis qu'il mettait un béret pour se protéger des dernières gouttes de pluie. À la pensée de son goûter il se sentait déjà beaucoup mieux lorsqu'il fit un geste d'adieu à sa mère et sortit. En tournant à droite au bout de la ruelle, il se retrouva dans la rue principale de l'une des villes minières les plus animées de la région.

« Papa est l'un des mineurs les plus courageux de Mansfeld, » se disait Martin. Sa mère le lui répétait souvent. Elle était fière de Hans, son mari. Martin et ses jeunes frères admiraient les larges épaules, les yeux perçants et le teint halé de leur père. Il se tuait à la tâche pour améliorer leurs conditions de vie. Son métier était dangereux ; il l'exerçait dans les profondeurs de la terre, là où des éboulis de roches pouvaient à tout moment ensevelir un homme.

Financièrement c'était aussi difficile car il était endetté en permanence. En effet il devait s'acquitter d'un droit pour travailler à la mine. Cela signifiait que la famille était obligée d'emprunter de l'argent avant d'en gagner pour se nourrir. Mais les petits Luther ignoraient encore les tenants et aboutissants des affaires minières. On leur cachait les aspects les plus durs de cette vie. Toutefois la mère de Martin rappelait constamment à ses fils combien leur papa était digne de respect.

Ayant pris un raccourci et trouvé un rocher surplombant la ville, Martin observa les hautes cheminées qui vomissaient des panaches de fumée. Des terrils entouraient les mines. Des trous profonds et de larges entailles avaient été creusés partout où l'on avait découvert une veine de cuivre ou d'argent.

Tout en mordant dans sa pomme et son pain, Martin scrutait l'horizon. De loin tous les mineurs se ressemblaient, petits et trapus, à la forte carrure, et ayant une démarche chaloupée. Mais à chaque fois Martin identifiait son père sans difficulté.

Il en fut de même cet après-midi-là. Très vite le garçon reconnut Hans Luther grâce à sa stature. Il courut tandis que son père lui faisait signe de la main. Quand ils se rejoignirent l'homme l'attrapa aussitôt au vol et le fit osciller d'un côté à l'autre comme le balancier d'une pendule.

« Ah, te voilà mon garçon ! » s'exclama-t-il en le reposant à terre. Ce fut un court moment d'amitié entre eux. Mais tout de suite après Hans redevint le père sévère et Martin le fils soumis. Pourtant malgré sa brièveté cet instant restait précieux.

Hans et Margarethe imposaient une discipline très stricte. Il arrivait que les enfants soient punis corporellement pour leur désobéissance. Hans avait une fois fouetté Martin parce qu'il avait pris une noix alors qu'il n'était pas censé le faire. Mais ici il n'était aucunement question de sanction tandis que les deux Luther rentraient à la maison main dans la main.

Luther père regardait son fils avec fierté. Luther fils considérait son père avec admiration. Le père discernait chez son

fil un esprit brillant et envisageait pour lui un avenir encore plus brillant, tandis que le fils voyait en son père l'homme le meilleur et le plus fort de Mansfeld, si ce n'est du monde entier.

« Papa, maman a mis dans le sac des bonnes choses pour toi aussi :

Martin sourit en lui donnant la pomme et le pain.

— Miam.

Hans se lécha les babines après avoir mordu à pleines dents dans le fruit du jardin.

— Croquante et douce juste comme je les aime.

Martin acquiesça :

— Mère savait que tu aurais faim.

— Ta mère est une femme remarquable, répondit le mineur entre deux bouchées. Elle connaît mon estomac presque aussi bien que mon visage. »

Martin mangea sa propre pomme et continua à bavarder pendant tout le trajet de retour. Son père réalisait à peine combien les sept ans avaient vite passé depuis la naissance de son petit Martin. L'horloge sonnait minuit le jour de la saint Martin quand son fils avait poussé son premier cri. Ce n'était pas à Mansfeld où la famille vivait à présent, mais à Eisleben.

Hans leva la tête et vit l'ombre du château qui dominait la ville. Chaque pièce qu'il gagnait, il la devait au bon vouloir de ses propriétaires. C'est pourquoi il désirait quelque chose de mieux pour Martin. Il voulait que son fils se suffise à lui-même, sans avoir besoin de s'incliner et de faire des courbettes devant les nobles. « Il devrait être professeur ou homme de loi, murmura-t-il.

Martin l'entendit et, perplexe, demanda :

— Qu'est-ce qu'un homme de loi ?

Hans soupira :

— Espèce de petit chou débraillé, dit-il en ébouriffant les cheveux de son jeune fils. Ta mère a raison. Si tu dois devenir un homme de loi, ou quoi que ce soit d'autre, il faudra que tu fasses des études. »

Martin regarda son père d'un air interrogateur. S'il le disait et sa mère aussi, alors cela devait être vrai.

Aller plus loin

Martin avait peur du tonnerre et des éclairs. Il savait qu'il devait prier. Mais quelles erreurs a-t-il commises ?

Voir Matthieu 6. Comment Jésus nous dit-il de prier ?